

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de Mme Michèle PALISSES

Le 30 janvier 2001

Discours de bienvenue De Madame Lucienne COUET-LANNES, Vice-présidente de l'Académie de Béarn

Vous présenter aujourd'hui à nos confrères et à cette vaste assemblée de l'Académie de Béarn, Michèle Palisses, m'est une joie.^[L]_[SEP] Ceci me rappelle, vous me permettrez de l'évoquer, le souvenir heureux du temps de votre présence discrète et fidèle auprès de notre consœur décédée, Suzanne Vincent-Ducastaing.

Je sais combien, comme nous tous, vous avez apprécié et aimé cette chère Suzanne, si effacée, si bon poète, qui fut pendant de nombreuses années la secrétaire active et compétente de l'association Renaissance Aquitaine. Il semble que lorsque notre feu vice-président Pierre Liou nous l'avait présentée avec son amabilité toute empreinte de courtoisie, il l'avait sortie de l'ombre où se réfugient naturellement les bons poètes.

Lors de sa réception, il avait, répondant à sa manière de dire « Vous savez, monsieur le président, je viens vers vous en poète », seul titre qu'elle consentait à recevoir, rendu hommage à, je cite : « sa verve, la vivacité de ses propos, le tour aisé de sa correspondance » et l'avait ainsi placée, sans

hésiter, parmi les femmes de Lettres.

Il m'a plu de rappeler ici, Mesdames et Messieurs, ces êtres chers, avant de vous présenter Michèle Palisses comme un digne successeur de ces êtres chers et surtout de cet âme de choix qu'était Suzanne. ^[1]_{SEP} Vous avez, chère Michèle, été élue membre correspondant de l'Académie de Béarn, en reconnaissance des mérites acquis dans les domaines artistiques et littéraires. Tout le monde vous connaît. Tous savent combien vos écrits, vos articles étaient mesurés, mais objectifs, enveloppés avec la pudeur qui est la vôtre, la pudeur d'un savoir, et liée à un savoir artistique et littéraire affirmé. Vous êtes, m'avez-vous dit, née d'un père basco-béarnais et d'une mère normando-parisienne. Vous faites vos études à Paris, le baccalauréat, les Beaux-Arts, la publicité, l'édition, etc., et au début des années soixante vous revenez définitivement à Pau. Vous participez alors à la création du Courrier de l'Adour, en y assurant les rubriques littéraires et culturelles, et stagiaire à l'Eclair des Pyrénées, vous obtenez votre carte professionnelle de journaliste peu de temps après. Puis, directrice de communication à la Chambre de Commerce de Pau jusqu'en 1995, vous resterez toutefois pigiste pour le quotidien béarnais. Entre-temps, comme il est de règle dans cette profession, vous travaillez pour l'Agence de France-Presse de Bordeaux, pour l'hebdomadaire parisien Arts et Spectacles, vous réalisez quelques émissions culturelles pour Radio-France Pau-Béarn, et votre retraite venue, vous restez active puisque vous êtes encore administrateur de plusieurs association socio-économico-culturelles dont j'ai déjà cité celle qui siège à Pau, à laquelle il faut ajouter quelques associations en Pays basque et en Hautes-Pyrénées. Voici, Mesdames et Messieurs, un palmarès qui ne peut que compléter la longue liste variée de ce que vous représentez, Mesdames et Messieurs les Académiciens.

En se joignant à nous, Michèle Palisses comble le vide de la poésie, laissé par le départ vers l'au-delà de Suzanne Vincent-Ducastaing et ajoute à la profession des chroniqueurs ou éditorialistes, sa note de bienséance et de complaisance qui ne s'est jamais démentie.

Discours de remerciements

**de Madame Michèle PALISSES,
nouvelle académicienne**

Laissez-moi très simplement, Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs, vous remercier de l'honneur que vous me faites en m'accueillant ainsi parmi vous comme membre correspondant. Je voudrais remercier plus particulièrement Mme Lucienne Couet-Lannes, véritable marraine en cette occasion, pour les paroles, encourageantes autant qu'indulgentes, qu'elle vient de prononcer à mon égard en brossant le tableau de mon modeste parcours.

On sait ce qu'il en est des articles parus dans les journaux et combien l'écho en est éphémère. Quant aux poèmes que j'ai pu commettre et qui ont été parfois publiés dans des revues aujourd'hui dispersées sinon tout à fait oubliées, on sait aussi combien la poésie est de l'ordre du confidentiel et combien peu en demeure dans nos mémoires, combien ce peu est lui-même écrémé à la surface d'un ensemble plus vaste qui forme une œuvre. Ce dont évidemment, je ne saurais me prévaloir.

Je suis d'autant plus sensible à l'accueil de Mme Couet-Lannes qu'elle vient d'évoquer avec beaucoup de délicatesse la mémoire de Suzanne Vincent- Ducastaing qui fut des vôtres jusqu'à sa disparition en 1995. J'appréciais le poète en elle, le véritable poète, j'appréciais l'amie. Cette amitié était née, s'était fortifiée au cours d'une étroite collaboration au sein du bureau de La Renaissance Aquitaine qu'a fondé et que préside Alexis Arette-Lendresse, notre poète béarnais.

Je ne cache pas que je me sens toute petite dans cette enceinte qui a entendu résonner tant d'illustres voix béarnaises, de ces voix chez qui l'éloquence semble une spécialité, le fruit naturel d'un terroir.^[L]_[SEP]C'est donc très simplement que je vais évoquer devant vous un poète lui aussi d'origine béarnaise, bien que né à Montevideo, et qui eut également le culte de l'amitié : Jules Supervielle. J'allais dire « Modeste Supervielle » car c'est un prénom qu'il aimait souvent s'attribuer.

Le prix Supervielle 2000 a été décerné récemment à titre posthume à un médecin poète : Pierre Meynadier. Il y a un an ou deux – je n’ai jamais la notion du temps, mais Supervielle ne l’avait pas non plus –, l’émission de Bernard Rapp Un siècle d’écrivains a consacré près d’une heure à Supervielle, le maître d’œuvre en étant Pierre Dumayet. On y voit beaucoup Oloron-Sainte-Marie et les crêtes pyrénéennes, on y voit aussi des documents d’archives de l’INA, notamment des extraits de Lectures pour tous qui vous restituent Supervielle tel qu’il était, grand, sec, longiligne, qui vous restituent sa belle voix bien timbrée, ses longues mains virevoltantes dont il savait si bien jouer quand il disait ses propres poèmes – et il les disait fort bien.

Un universitaire palois, Daniel Aranjo, a évoqué la notion d’insularité à propos de Paul-Jean Toulet et de Georges Saint-Clair, l’un de vos confrères à qui le grand prix de Poésie fut décerné par l’Académie française il y a quelques années, récompense prestigieuse que reçut en son temps Supervielle.

Insulaires, les poètes le sont tous dans leur for intérieur. Par là même, ils sont pleinement ouverts aux effluves du grand large. Cette notion d’insularité, quand on regarde la poésie française des XIX^e et XX^e siècles, n’est pas seulement symbolique. Elle est aussi d’ordre géographique. Il suffit de citer Laforgue, Isidore Ducasse alias Lautréamont, et Jules Supervielle, tous trois Pyrénéens et tous trois nés à Montevideo, de rappeler le parcours de Leconte de Lisle, originaire de La Réunion, ou celui d’Alexis Léger, le futur prix Nobel Saint-John Perse, dont les éclatantes Images à Crusoé évoquent avec nostalgie son enfance à la Guadeloupe. Paul-Jean Toulet avait une partie de sa famille à l’Île Maurice et lui rendit visite. Quelques « Contrerimes » en gardent la trace. Même Francis Jammes, type parfait du sédentaire ne voyageant que sur les ailes de l’imagination, décrit une Guadeloupe où son grand-père fut médecin.

Quand verrai-je les îles où furent des parents ?

Le soir, devant la porte et devant l’océan

 On fumait des cigares en habit bleu barbeau...

La carrière diplomatique ouvrit le vaste monde à mon ami Claudel qui s'en empara avidement pour en nourrir son œuvre. Quant à Jules Supervielle, qui jouissait d'une double nationalité, ce fut un grand voyageur toute sa vie. On ne compte plus ses traversées océaniques dès l'enfance entre la France et son Uruguay natal.

Si j'ai choisi d'évoquer Supervielle aujourd'hui parmi vous, c'est sans doute moins pour ses va-et-vient entre deux continents que parce qu'il s'agit d'un authentique conteur. Or, j'ai toujours aimé les conteurs de fables. À commencer par La Fontaine, avec qui Supervielle présente d'ailleurs d'indéniables affinités, ne serait-ce que par le classicisme et la transparence de la langue.

« Chez moi, la logique du conteur surveille la rêverie divagante du poète », avoue l'auteur de La fable autour du Monde, de L'Homme de la Pampa et du Voleur d'enfants. Ici, laissez-moi évoquer un autre conteur, Henri Michaux. La digression n'est qu'apparente puisque Henri Michaux fut l'un des meilleurs amis de Supervielle, bien que son cadet de quatorze ans. Michaux a intitulé l'un de ses tout premiers recueils Fables des Origines. Fables au pluriel. Le goût pour les voyages, qu'ils fussent réels ou intérieurs, contribua à rapprocher les deux poètes, le Belge et le Béarnais.

Supervielle fit la courte échelle à son cadet Michaux fraîchement débarqué sur le sol parisien avec son baluchon de matelot. Supervielle l'aida de diverses façons, le présenta à ses amis de la NRF, l'invita dans ses voyages outre-Atlantique et jusque sur la terre de ses ancêtres, à Oloron-Sainte-Marie, en 1925. Habitué aux vaches de la pampa, Supervielle put constater qu'il y en avait à Oloron et qu'elles figuraient même sur les armes du Béarn. De cette visite naquit l'un de ses plus beaux poèmes, recueilli dans Le forçat innocent et qui s'intitule précisément « Oloron-Sainte-Marie ». Il est dédié à Rainer Maria Rilke.

Ici, monsieur le président, je ne puis manquer d'évoquer la mémorable journée d'hommage du 25 septembre 1971 que vous présidiez comme député-maire dans un lycée Jules Supervielle flambant neuf, ayant à vos

côtés plusieurs membres de la famille Supervielle, dont sa veuve Pilar Saavedra (le poète était mort depuis onze ans), un ambassadeur de France, Wladimir d'Ormesson, un académicien français d'origine béarnaise, Pierre Emmanuel, né à Gan. Quelques années encore et Pilar rejoignait dans la mort, un poète qui s'était sans cesse inquiété d'elle, écrivant un jour : « Ce doit être ici le relais où l'âme change de chevaux ». La phrase est gravée sur la pierre tombale du couple qui repose à jamais dans le cimetière Sainte-Croix.

Au cours de l'hommage rendu par la ville d'Oloron-Sainte-Marie, hommage auquel j'assistai pour Eclair-Pyrénées, Pierre Emmanuel lut et commenta merveilleusement le poème cité, Pierre Emmanuel qui disait emporter Supervielle à l'étranger comme un viatique et le partager comme du pain.

Comme du temps de mes pères, les Pyrénées écoutent aux portes

Et je me sens surveillé par leurs rugueuses cohortes.

Le gave coule, paupières basses, ne voulant pas de différence

Entre les hommes et les ombres,

Et il passe entre les pierres^[SEP]

Qui ne craignent pas les siècles^[SEP]

Mais s'appuient dessus pour rêver.^[SEP]

C'est la ville de mon père, j'ai affaire un peu partout,

Je rôde dans les rues et monte des étages n'importe où.

Ce père de Jules Supervielle, mesdames et messieurs, était horloger, et se prénomma Jules-Marie. Il était l'un des enfants de Romain Supervielle, un clerc de notaire. Le plus remuant, le plus audacieux, le plus entreprenant de ses enfants, Bernard Supervielle, jouera un rôle important dans la vie de notre futur poète, son neveu.

À quatorze ans, Bernard Supervielle s'enfuit d'Oloron et s'embarque tout seul pour l'Argentine. On peut comparer son aventure à celle de son

contemporain Isaac Albéniz, le futur compositeur d'Ibéria qui faussant compagnie à son père, préféra exploiter lui-même ses talents de pianiste prodige. Les aléas d'une existence assez brève mais mouvementée firent qu'Albéniz, au terme de ses pérégrinations dans le Nouveau Monde et l'ancien, vint achever sa vie à Cambo.

Bernard Supervielle, lui, après bien des péripéties, dont un naufrage au large de Montevideo, s'inséra fort bien dans une colonie basco-béarnaise alors florissante (un habitant de Montevideo sur trois parlait français). Il réussit à fonder la banque Supervielle et fit venir son frère Jules-Marie à Montevideo pour ouvrir une succursale à Buenos Aires. Les deux frères épousèrent deux sœurs aux origines doublement basques, les sœurs Munyo. Plus tard, les deux frères retraversèrent l'Atlantique, accompagnés de leurs épouses et de leurs jeunes enfants, dont un petit Jules de huit mois, pour des retrouvailles avec la parentèle restée en Béarn. Les réceptions furent chaleureuses après sept semaines de traversée. Mais voici que survient le drame, aussi violent qu'inattendu. À huit jours d'intervalle, le père puis la mère de Jules Supervielle meurent pour avoir bu d'une eau probablement polluée par le vert-de-gris d'un vieux robinet. L'orphelin est confié à sa grand-mère de Saint-Jean-Pied-de-Port. L'oncle et la tante retournés très vite en Argentine viendront le reprendre deux ans plus tard et l'élèveront comme leur propre enfant. Un enfant choyé pourvu d'un frère et de quatre sœurs, mais qui se sentira différent. D'autant plus que, tout à fait par hasard, alors qu'il avait neuf ans, il apprit la vérité et ce fut un choc. Ses premiers quatrains, ceux d'un adolescent de quinze ans, sont dédiés « à deux êtres que j'adore mais que je n'ai jamais vu ». Le poème liminaire du recueil *Gravitations* est dédié à cette mère inconnue.

Tu vis séparée de toi comme si tu étais ta propre sœur,

Ma morte de vingt-huit ans...

La famille établit ses quartiers d'hiver à Paris. Pour des Sud-Américains, rien ne vaut Paris pour l'éducation des enfants ! De la sixième au

baccalauréat, le petit Jules, enfant taciturne, émotif, grandi trop vite, de santé fragile, accomplit sa scolarité à Janson de Sailly. Tous les ans, il reprend le bateau pour l'Uruguay, il retrouve l'hacienda, les promenades à cheval dans la pampa, les « gauchos » buvant le maté, les joyeux pique-niques familiaux.

Paris restera l'autre pôle de sa vie, Paris où il termine une licence d'espagnol, tâte du droit, fait son service militaire, Paris où, après avoir épousé la belle Pilar Saavedra, une Uruguayenne d'excellente famille, fille d'un banquier sénateur, il se fixe dans le 16^e arrondissement au 47, boulevard Lannes où il vivra vingt-trois ans. Son cousin germain a épousé une des nombreuses sœurs de Pilar. Peu apte à la vie pratique, Supervielle lui laisse la direction de la banque familiale et cette banque, jusqu'à sa déconfiture en 1943, lui assure l'aisance matérielle et la possibilité d'élever ses six enfants. Il est ruiné, mais conscient du rayonnement de Supervielle à travers l'Amérique latine, le gouvernement uruguayen lui donne un poste d'attaché puis de conseiller culturel d'ambassade à exercer à Paris.

Le poète disait drôlement de lui-même, en faisant allusion à ses propres étrangetés, à son malaise d'être : « *Je ne suis pas un professionnel de l'existence* ». [L] [SEP] Il avait toutefois l'art de se faire des amis, surtout parmi les artistes et les écrivains, en particulier ceux de la NRF, Gide, Paulhan, Marcel Arland, Valéry Larbaud, Claudel, Paul Valéry et beaucoup de poètes sud-américains. En 1919, Supervielle fait préfacier Paul Fort un premier recueil. L'auteur des *Ballades françaises*, alors prince des poètes, gardera ce titre jusqu'à sa mort en 1960. Et Supervielle, élu par ses pairs, en héritera mais pour une douzaine de jours seulement puisque sa fin succède très vite à celle de son vieux mentor.

Débarcadères, ensuite, commence à établir sa réputation. Ce recueil contient de nombreuses évocations de la pampa, de la Patagonie, de la faune et de la flore sud-américaines. Il nous semble assez exotique, avec ses vocables à consonances étrangères ou peu familières, ses amples vers libres. *Débarcadères* paraît en 1922, la même année que *Charmes* de Paul Valéry. Cette poésie est saluée comme celle du Nouveau Monde et des

grands espaces.

Avec *Gravitations* publié en 1925, nous entrons dans le moi profond du poète, ce moi profond explicité par la philosophie de Bergson. Sans rien perdre, bien au contraire, de sa limpidité, la poésie de Supervielle acquiert une nouvelle dimension et donne à voir ce qui est souvent du domaine de l'indicible ou de l'obscur :

Pour avoir mis le pied

Sur le cœur de la nuit

Je suis un homme pris

Dans les rets étoilés

J'ignore le repos^[SEP]

Que connaissent les hommes

Et même mon sommeil^[SEP]

Est dévoré de ciel.

Nudité de mes jours

On t'a crucifiée

Oiseaux de la forêt

Dans l'air tiède, glacés

Ah vous tombez des arbres !

Les allusions trop précises au monde des apparences, les vocables trop éclatants disparaissent. L'oiseau, la montagne, la vague, le paquebot, les poissons des profondeurs, tout acquiert un sens générique et gravite dans

l'abîme intérieur du poète qui avoue :

Et comme un voyageur qui arrive de loin^[]_[SEP]

Je découvre en intrus mon paysage humain.

Le regard est transparent, la voix parfois hésitante. Elle chuchote des nocturnes en plein jour, accumule les créatures les plus diverses avec un émerveillement et une douceur quasiment franciscains :

J'entasse dans ma nuit, comme un vaisseau qui sombre

Pêle-mêle les passagers et les marins^[]_[SEP]

Et j'éteins la lumière aux yeux, dans les cabines^[]_[SEP]

Je me fais des amis des grandes profondeurs.^[]_[SEP]

écrit-il dans *Les amis inconnus*, recueil de 1934. Dans ce même recueil, les chevaux de son enfance uruguayenne acquièrent une valeur de symbole :

Quand les chevaux du temps s'arrêtent de ma porte

J'hésite un peu toujours à les regarder boire^[]_[SEP]

Puisque c'est de mon sang qu'ils étanchent leur soif.^[]_[SEP]

Ils tournent vers ma face un œil reconnaissant^[]_[SEP] Pendant que leurs longs traits m'emplissent de faiblesse

Et me laissent si las, si seul et décevant

Qu'une nuit passagère envahit mes paupières^[]_[SEP]

Et qu'il me faut soudain refaire en moi des forces

Pour qu'un jour où viendrait l'attelage assoiffé

Je puisse encore vivre et les désaltérer.

Dans une sorte d'état crépusculaire, le poète accueille les images venues de l'inconscient mais il les filtre, les agence avec un soin d'horloger hérité de son père.^[]_[SEP] Bien que contemporain du mouvement surréaliste,

Supervielle ne s'y est guère intéressé. Tout en saluant l'éclat des flammèches surréalistes, il regrettait la fumée qui s'en dégageait.

Je m'aperçois que je n'ai guère parlé jusqu'ici du conteur, ce conteur que je saluais au début. Et que je n'ai guère parlé non plus de l'un des charges d'une lecture de Supervielle, c'est-à-dire son humour.^[SEP] Si l'humour affleure ici ou là dans les poèmes, on peut dire qu'il jaillit très spontanément dans ses contes et dans ses nouvelles. Il aime mettre en scène des êtres extravagants, peu accordés à la monotonie et au conformisme quotidien, tels que Guanamiru, « l'homme de la pampa », cet homme qui traverse l'océan, y rencontre un sirène et qui arrive à Paris, place de la Concorde, avec un volcan dans sa valise, ou bien l'incongru colonel Biga, autre Sud-Américain venu sur les bords de la Seine pour y voler et enlever des enfants.

Ce *Voleur d'enfants* (Supervielle n'avait guère besoin d'en voler lui-même puisqu'il en avait six) est passé du roman poétique à la pièce de théâtre. Elle fut montée avec succès, tant en Uruguay pendant la guerre (Supervielle y est resté coincé avec sa famille, écrivant là-bas ses *Poèmes de la France malheureuse*), qu'au début des années cinquante à Paris où le *Voleur d'enfants* fut monté par Raymond Rouleau.

J'ai vu la *Shéhérazade* de Supervielle à Paris, jouée par une jeune troupe dotée d'un comédien truculent. Cela se passait sous un chapiteau, du côté de la Porte d'Orléans. Et ce fut une soirée délicieuse que Supervielle lui-même aurait sûrement appréciée.

Son *Robinson* a été donné à Pau grâce à Mme Janis, à qui je tiens ici à rendre hommage pour la qualité de ses choix et le soin avec lequel elle a fait jouer Supervielle, Garcia Lorca, Shakespeare ou Marivaux, à ses comédiens en herbe, du foyer culturel de « Marguerite de Navarre ». Je me souviens de la grâce de cette féerie et des décors aux grands arcs bariolés inspirés par les jungles du Douaniers Rousseau, comme si vingt années et quelque s'étaient soudain effacées.

Un jour qu'ils se promenaient, son ami Benjamin Cremieux expliqua à Supervielle que, pour lui, le théâtre, c'était l'art des conflits. « *Vous avez raison répondit Supervielle, mais il m'est difficile d'inventer des conflits car je suis conciliateur. Conciliateur dans mon art, puisque j'essaie de rapprocher les classiques et les poètes contemporains, conciliateur aussi dans la vie.* »

En fait, le théâtre de Supervielle est peu dramatique. Il reste dans le registre poétique du « moins lourd que l'air » du dansant et de l'aérien. Avec son *Bolivar*, Supervielle a été tenté par le thème du Libertador mais la pièce représentée en 1934 n'eut aucun succès. Les Parisiens avaient d'autres préoccupations et les balles sifflaient place de la Concorde. L'auteur dut attendre l'après-guerre et que son ami Darius Milhaud transformât avec lui sa pièce en opéra pour que la rencontre eût vraiment lieu avec un public digne de ce nom.

On retrouve l'humour de Supervielle dans beaucoup d'autres coins de son œuvre, en particulier dans la manière dont il revisite les mythes, comme dans les contes recueillis dans *l'Arche de Noé*, *Orphée*, ou *Premiers pas dans l'univers*. Les dieux et les déesses de l'Antiquité sont dépeints dans cette dernière œuvre avec un irrespect qui va bien avec une tradition allant de Lucien de Samosate aux couplets de Flers et Caillavet.

On retrouve même cet humour dans un genre poétique qui l'encourage d'ordinaire assez peu, je veux dire le « Tombeau », cette forme d'hommage rendu à un poète qui vient de mourir et qui a donné quelques chefs-d'œuvre, en particulier chez Victor Hugo et chez Mallarmé.

Je ne puis résister à citer ici les strophes de L'arbre-fée « hommage familial à Paul Claudel » qui est mi-figue mi-raisin comme vous allez le voir.

L'arbre-fée

Hommage familial à Paul Claudel

Ô mon Claudel, tu n'es plus à personne,^{[L][SEP]}
Toi qui t'en vas tout seul devant la mort.^{[L][SEP]}
Cet arbre-fée tout d'un coup il se nomme,^{[L][SEP]}
Mais c'est bien toi, mais c'est l'arbre d'Orphée !

Ô mon Claudel, ce tendre possessif^{[L][SEP]}
Te trouvera peut-être un peu rétif.^{[L][SEP]}
Tu t'es toujours pensé plus que les autres,
Ce n'est pas bien, coureur de patenôtres.

Dieu est chez lui chez tous les vrais poètes,
Dans le maquis de leur cœur, de leur tête,
Pour mieux pouvoir par nos yeux épier^{[L][SEP]}
Le monde entier duvetant à ses pieds.
Et qui est sûr, au bout de trois mille ans,
D'être couché parmi ses sentiments ?^{[L][SEP]}
Et qui connaît la longueur de ses ailes ?
C'est ce que dit Modeste Supervielle,

Sans être sûr, pour sûr, d'avoir raison,
Mais qui est sûr même d'une chanson ?
Je t'aime trop pour quelque chant funèbre
Qui n'aurait pu que me gercer les lèvres,

Sans rien laisser passer de mon tréfonds,
Qu'un peu de fièvre aspirant au pardon.
Pour être à ton niveau, j'eus le tort^{[1][1]}_[SEP]
De te parler comme si j'étais mort.

(Le corps tragique, Gallimard, 1959)

Toute sa vie Supervielle qu'habitait en permanence le sentiment de sa précarité, s'est interrogé sur le mystère de la Mort. Il ne la séparait pas du monde des vivants, du besoin, comme il dit, de « *toucher les choses et de courir derrière elles* ».

« *Bonsoir, les choses d'ici-bas* » disait, devenu aphasique, son ami Valéry Larbaud.^{[1][1]}_[SEP] Cette phrase, si belle et nostalgique, était la seule qu'il pouvait désormais prononcer. Je ne puis m'empêcher de la rapprocher d'un octosyllabe cueilli dans Débarcadères :

Tu mourus de pansympathie. Il s'agit bien ici, non de panthéisme, mais d'une sympathie universelle.^{[1][1]}_[SEP] Tel est parfois le sort des poètes, Supervielle a résumé ainsi par anticipation sa vie de « forçat innocent ». Tant il est vrai que la sienne fut consacrée à l'effort d'intégrer dans son monde intérieur aussi bien les êtres, les humains, les plantes, les animaux, que les vastes horizons tant de fois parcourus en compagnie de Pilar, d'Henri Michaux ou de ses amis sud-américains.

Avant de vous quitter, je m'en voudrais de ne pas vous lire son *Hommage à la vie*, écrit à l'occasion de la naissance d'un de ses enfants :

Hommage à la vie

C'est beau d'avoir élu

Et de loger le temps^{[1][1]}_[SEP]

Et d'avoir vu ses mains^{[1][1]}_[SEP]

Domicile vivant^{[1][1]}_[SEP]

Dans un cœur continu^{[1][1]}_[SEP]

Se poser sur le monde

Comme sur une pomme

Dans un petit jardin,

D'avoir aimé la terre,

La lune et le soleil,

Comme des familiers

Qui n'ont pas leurs pareils,

Et d'avoir confié

Le monde à sa mémoire

Comme un clair cavalier

À sa monture noire,

D'avoir donné visage

À ces mots : femme,

enfants

Et servi de rivage

À d'errants continents

Et d'avoir atteint l'âme

À petits coups de rame

Pour ne pas l'effaroucher

D'une brusque approchée,

C'est beau d'avoir connu

L'ombre sous le feuillage

Et d'avoir senti l'âge

Ramper sur le corps nu,

Accompagné la peine

*Du sang noir dans nos
veines*

Et doré son silence

De l'étoile Patience,

Et d'avoir tous ces mots

*Qui bougent dans la
tête,*

De choisir les moins beaux

Pour leur faire un peu fête,

D'avoir senti la vie

Hâtive et mal aimée,

De l'avoir enfermée

Dans cette poésie.